

Kellal gara sa voiture à l'extérieur du bâtiment.

Le bloc sinistre avalait la luminosité dans un rosaire de gris. Incrustés dans sa veine, des tags criards hurlaient leur haine à qui voulait l'entendre. Dans ce quartier périphérique, la municipalité avait baissé les bras. Elle préférait laisser libre cours aux créations sauvages, maintenir l'illusion d'un semblant de paix sociale.

Il présenta sa carte au planton en faction et pénétra dans la morgue. Une odeur de désinfectant saturait l'air, des bidons entiers déversés sur la céramique usée pour lui donner un aspect lisse, propre. Derrière, comme une hantise palpable, des effluves de merde tentaient de se frayer un chemin vers la lumière.

Le flic pinça ses narines. Il respira par la bouche, le temps de s'habituer. Il avançait maintenant dans un couloir étroit, percé de portes, gîflé de néons. Ses pas lui renvoyaient l'écho d'un lieu de silence, de recueillement. Combien de vies avaient fini leur course dans cette crypte aseptisée ? Meurtres, suicides, morts mystérieuses, décès par abandon, l'antichambre du cercueil avait des airs de purgatoire.

Tout en marchant, il marmonna une prière, quelques versets du Coran, la rédemption des Justes. En Algérie, ces mots avaient un sens. On les offrait avec sa peine, comme un présent partagé, une communion sociale. Ici, dans cette civilisation de l'instant, la douleur se fracassait sur des donjons de solitude.

Kellal bifurqua à droite et dévala un escalier métallique. La salle d'autopsie se situait sous le bâtiment, dans le coeur du bunker. Après dix ans de Brigade, le lieutenant aurait pu en dessiner les contours de mémoire.

Assis sur une chaise en plastique, un uniforme bleu ciel montait la garde. Une fille, jeune, aux traits encore mangés d'acné. Elle se redressa d'un bond et

barra le passage. Le Beur présenta sa carte à nouveau.

— Lieutenant Kellal. Brigade criminelle.

Une fraction de seconde, la fliquette hésita. Sans lui laisser le temps de comprendre, il poussa les battants et pénétra dans la salle.

À l'intérieur, une table en inox brillait sous les projecteurs d'une lampe aux allures de soucoupe volante. Un drap la recouvrait pour partie, taché de rouge, souillé de jaune. Sous la stèle de coton, on devinait les formes anguleuses d'un corps. Petit, menu, il semblait dériver sur cette plaque de fer à la recherche d'un point d'ancrage.

Un peu en retrait, trois hommes discutaient à voix basse. Le lieutenant en reconnut deux. Bernard Landra, le médecin-chef, ancien pilier de l'équipe de Béziers au physique de dolmen, et Lucas Detertre, épaules étroites et cheveux rares, son assistant. Le troisième lui était inconnu, un escogriffe en costume crème et barbe taillée.

— Alors ? lança Kellal en s'avançant vers eux.

Landra lui adressa un regard grave.

— On vient de terminer.

— Parfait.

Le flic n'ajouta rien. Les mains se serrèrent en silence. Le médecin-chef pointa son menton vers l'échelas.

— Michel Villon. Dermatologue. Chef du service des grands brûlés à l'hôpital Nord.

L'homme hocha la tête, mais resta en arrière. Kellal s'étonna :

— Les grands brûlés ?

Villon expliqua, voix calme, didactique :

— On a écorché la victime. Plusieurs incisions, à des endroits clefs. La base du cou, la nuque, les articulations et la racine du cuir chevelu. Les deux couches supérieures ont été littéralement pelées, jusqu'à l'hypoderme. Cette configuration est proche de celle d'une combustion intégrale de la surface corporelle.

— C'est pour ça que je lui ai demandé de venir, intervint Landra. Je voulais son avis sur les conséquences de cette mutilation.

Kellal marmonna un bonjour absent. Des images barbares percutaient sa conscience. Des hommes égorgés, visages découpés comme des masques en latex, plantés au bout de piques dans les contreforts du désert.

— La victime n'était pas morte lorsqu'on lui a fait ça?

— Non... La plupart des plaies sont coagulées.

Une chape de plomb affaissa les épaules du lieutenant. La vie de flic débusquait les pires côtés de la nature humaine. Il le savait, l'assumait. Dans cette cathédrale de douleur, il avait le sentiment d'avoir franchi un cap supplémentaire. De plonger plus profond dans ses désillusions.

Le policier s'approcha de la table. Un pied sortait du drap, intact. Il avança sa main.

— Je ne te le conseille pas, lança Landra. Tu auras tout dans le rapport.

Kellal hésita un instant, suspendu aux paroles du médecin. Finalement, il tira le mince paravent.

Allongé sur le dos, le corps de la gamine gardait dans la mort une expression de vulnérabilité. Des membres frêles, des épaules fragiles. L'aspect, en revanche, avait de quoi soulever les cœurs les plus endurcis. Un agglomérat de chairs pourpres, digne des pires productions gore. Un détail accentuait cette création macabre. Les pieds et les mains formaient quatre îlots pâles tranchant dans la composition de rouges, comme si la victime avait porté des chaussettes et des gants.

— Que s'est-il passé ?

— Il n'a pas pu aller plus loin. À cet endroit du corps, il s'est heurté à la finesse des tissus.

Kellal contracta les mâchoires. Comme aimanté, son regard dérivait sur les restes de la gamine. Le légiste avait appliqué la procédure et extrait les organes internes, laissant le long du thorax une large estafilade où saillaient des pointes d'ivoire.

— Aucune lésion dans l'abdomen, détailla Landra d'un ton grave. Si le tueur lui a porté des coups, ils ont été superficiels. De toute façon, ce point est impossible à vérifier compte tenu de l'absence de peau.

Le flic l'interrompt :

— Ta conclusion ?

— Personne ne peut survivre avec de telles lésions. En tout cas pas longtemps. Mais ce n'est pas ce qui l'a tuée. La mort provient d'un écrasement de la boîte crânienne. Postérieurement à l'écorchage. Sans doute avec l'aide d'une pierre ou directement sur un rocher.

Les yeux du flic s'attardèrent sur le visage du cadavre. Le front semblait avoir été fracassé par un marteau. Des coups d'une violence inouïe.

Le médecin poursuivait :

— On a relevé la présence de mousses sur les points d'impact. Et également sous les ongles. Le labo les analyse. A première vue, ce sont des lichens de la région.

Le flic songea aux hypothèses de Coglio. Des lichens. Une grotte. Aux alentours. Sa jeune collègue avait tapé dans le mille.

— Tu as une heure approximative ?

— Dans la nuit de vendredi. Moins de vingt-quatre heures en tout cas. La rigidité cadavérique n'est pas complète.

— Tu ne peux pas préciser un peu plus ?

— Difficile. L'absence d'enveloppe cutanée ne permet pas de procéder à une datation par les lividités. La température du corps laisse penser à une fourchette de quatre heures, entre 22 heures et 2 heures du matin.

— C'est une môme. Qu'est-ce qu'elle foutait dehors en plein milieu de la nuit ?

— Il a dû l'enlever avant. Peut-être en fin d'après-midi. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Le médecin avait haussé la voix. Des cernes mauves trahissaient sa tension. Kellal posa une main sur son épaule. La situation était pénible pour tout le monde.

— Il l'a violée ?

Landra haussa les sourcils.

— Pas exactement.

— Quoi ?

— La gamine a été déflorée, mais on n'a retrouvé aucune trace de sperme.

— Il a dû mettre un préservatif.

— Non. On trouve toujours des scories de latex à l'intérieur du vagin. Il n'y a aucun poil pubien non plus.

La voix métallique de Detertre résonna du fond de la salle.

— Il a pu utiliser un objet, lieutenant. N'importe quoi pour déchirer l'hymen.

Kellal ferma les yeux. La pièce tournoya sous ses paupières. Qui pouvait être assez dingue pour infliger de tels sévices à une gamine ? Il s'obligea à réfléchir, à visualiser la scène. Les images se dérobaient. Insupportables. Des gestes saccadés, des ombres raides, un précipice de terreur. Il interrogea de nouveau Landra :

— Comment ont été pratiquées les incisions ?

— Une technique simple, sans doute avec un cutter.

— Un professionnel ?

— D'une certaine façon. Le type savait ce qu'il faisait, où inciser, comment décoller la peau.

— Tu penses à quoi ?

Le légiste eut une expression dubitative. Des fragments de réponse semblaient se télescoper sous son front.

— N'importe quel étudiant de deuxième année saurait comment s'y prendre. Théoriquement. Sur le plan pratique, je pense que notre homme a une certaine expérience et possède une force physique importante.

— Précise.

— Les plaies sont nettes, il n'y a pas de ratés, pas de lambeaux. Par ailleurs, la peau est solidement arrimée aux tissus. Lorsqu'on écorche un cadavre, il faut tirer comme un sourd.

Le silence avala ses paroles. Les quatre hommes se tenaient autour du corps, murés dans leur terreur. Kellal brisa l'angoisse :

— Qu'est-ce qu'on a d'autre ?

— Des traces de dermabrasion sous-cutanée au niveau des poignets et des chevilles. Il lui a lié les mains et les pieds.

— Avec quoi ?

— Un truc à armature plastique très certainement. Il n'y a aucune trace de résidus.

— Pas de bâillon ?

— Impossible à dire. Tu as vu l'état de la mâchoire ?

Le lieutenant n'insista pas. Cette boucherie commençait à lui taper sur le système. Il scruta le médecin.

— Bordel... Tu as bien dû récupérer quelque chose. Une poussière, une fibre, un cheveu, je ne sais pas.

— Rien. À mon avis, l'homme devait porter des gants en latex. Le cadavre ne nous apprendra rien sur le tueur. Hormis qu'il connaissait son affaire et qu'il est complètement déjanté.

Le flic hocha la tête. Les indices matériels se dérobaient, mais le profil du tueur se précisait. Un type méticuleux, réfléchi. En dépit du simulacre de pénétration, le mobile ne semblait pas être de nature sexuelle. Alors ? Qu'avait-il cherché ? Pourquoi cette mise en scène ?

Il se tourna vers Villon.

— Docteur, si vous deviez évaluer la souffrance, quelle note donneriez-vous à ce type de mutilation ?

Le dermatologue répondit sans hésiter.

— La plus élevée. Tout ce qui touche à la peau est extrêmement douloureux. Nos patients sont sous morphine en permanence.

— Est-il possible que la victime n'ait pas perdu connaissance ?

— Non. A moins qu'il lui ait injecté un stimulant.

Kellal croisa le regard de Landra. Le médecin retira ses lunettes et essuya les verres

— On a trouvé de l'atropine dans son sang... Avec des résidus d'acide borique et de chlorure de benzalkonium. Au vu des proportions, j'ai pensé à un collyre prescrit pour les uvéites, le Chibro-Atropine.

— Un collyre ? Sous forme liquide donc ?

— Des flacons si ma mémoire est bonne. Cinquante et cent milligrammes.

— Le dosage en atropine, tu le connais ?

— Très concentré.

Les tempes du lieutenant s'enfièvreèrent. L'autopsie n'avait pu révéler les traces des piqûres, noyées dans le magma de chairs. Mais la présence du stimulant ne laissait aucun doute. Le dingue avait injecté le collyre par intraveineuse. Il avait accompli un rituel, un jeu dément où la souffrance s'érigeait en finalité. Il affirma :

— Il l'a maintenue éveillée. Pour qu'elle ressente tout. Le plus longtemps possible.

Une onde d'horreur parcourut la pièce. Sous les lumières verdâtres, les visages avaient des airs de suaires. Une fois de plus, Kellal reprit l'initiative.

— Pas d'autres substances ?

— Des traces de Diprivan, affirma Landra. Plus anciennes. À mon avis, il l'a utilisé pour qu'elle se tienne tranquille au moment de l'enlèvement.

Dans l'esprit de Kellal, les questions affluèrent. La gamine s'était-elle débattue face à un inconnu ? Connaissait-elle son bourreau et avait-elle compris que la situation dérapait ? Ou plus simplement, le dingue ne voulait-il prendre aucun risque ?

Dans l'immédiat, toutes les hypothèses se valaient.

Il demanda encore :

— Qu'est-ce qu'on a sur la victime ?

— Pour l'instant, impossible de l'identifier. On a fait une analyse de sang, un relevé d'empreintes, un panoramique de la mâchoire, et des clichés de l'iris.

— ADN ?

— Aussi. Tout est dans le rapport.

— Je l'aurai dans combien de temps ton bout de papier ? Landra s'approcha du mur et décrocha un combiné. Après quelques secondes, il annonça :

— Dix minutes. On termine de développer les radios.